

LES PREMIERS FRUITS DU CONCILE

1963 : le Concile Vatican II battait son plein. Après chaque session, des décisions commençaient à paraître. Les changements les plus spectaculaires sont intervenus dans la liturgie.

Chaque matin, quand le père Martel et moi étions tous deux à Bocanda, le « vieux » célébrait à l'autel principal et moi sur le grand meuble de la sacristie : c'était peu agréable. La concélébration a été une grande joie.

Le Concile a permis aussi l'utilisation des langues modernes. Auparavant, c'était la messe en latin, avec une traduction facultative des lectures. Là, il faut dire que nous avons pris un peu d'avance et célébré avant l'heure en français avec quelques traductions en baoulé. Il paraît que Monseigneur Duirat l'a appris et s'est promis de venir un jour nous surprendre en flagrant délit. Il ne l'a jamais fait, sachant bien que d'ici peu sa colère serait sans objet.

Nous récitons l'office du matin et du soir ensemble avec un petit livre noir en français, non officiel mais utilisé par la plupart des prêtres. Lorsque le livre officiel de la Liturgie des heures en français est paru, nous sommes rentrés dans la légalité.

LA NOUVELLE EGLISE

A mon arrivée, la nouvelle église commençait à sortir de terre. Le chef maçon s'appelait NZÜE (*l'eau*, en baoulé), mais il portait très mal son nom, car il était porté sur le vin beaucoup plus que sur l'eau claire. Mais il faut reconnaître que lorsqu'il avait « pris » un peu, il chantait et le mur montait très droit. Il chantait faux et il n'était pas beau, mais le chantier de l'église lui donna un peu d'argent et une certaine notoriété, et il en profita pour prendre une deuxième femme.

La charpente a été dessinée par le père CAILLOUX, venu tout exprès de Daloa. Il a réalisé lui-même la première ferme dans le « Foyer », et le menuisier n'a eu qu'à prendre modèle sur elle pour faire les autres : c'était un tagouana nommé KATINA.

Pour le sable et le gravier, nous avons un vieux camion. Pour le faire démarrer, il fallait souffler de l'essence dans le carburateur ; un seul manoeuvre savait le faire à la perfection, un voltaïque appelé BAGHORO. Le camion était comme un vieillard à qui il manque des dents : il n'avait plus toutes ses vitesses, il manquait la seconde. Il fallait faire hurler le moteur en première, faire un double débrayage et passer directement en troisième.

L'église a été construite avec les moyens du bord, l'argent économisé sur place et les dons des fidèles. De son séjour à Dimbokro, le père Martel avait gardé d'excellentes relations avec certains commerçants : les Castaing, Meillat, Beuglot... ils nous ont fait des prix. Il est vrai aussi qu'à l'époque la vie n'était pas chère : l'essence coûtait 45 francs le litre, le vin 90 francs, la boîte de sardines 25. Les manoeuvres étaient payés 200 francs par jour. L'église a coûté finalement environ 1.600.000 francs.

Elle n'avait pas coûté cher, mais elle avait pas mal de défauts, il a fallu la consolider sérieusement 25 ans plus tard.

Juste dans les derniers jours, trois petits malheurs à signaler :

- Un jour de vent et de grande pluie, le fronton s'est effondré. Il a fallu en refaire la moitié.

- L'auvent au-dessus de la porte d'entrée aurait dû être plus grand. Mais le père Martel, toujours impatient, n'a pas attendu que le béton soit sec. Il a fait retirer le coffrage trop tôt, et le dessus de l'auvent s'est à moitié effondré. On a redressé tant bien que mal et diminué le dépassement au-dessus de la porte, d'où l'allure un peu étriquée de ce petit appendice.

- Le plafond au-dessus du chœur n'était pas facile à installer. J'étais monté auprès du menuisier pour l'aider à faire les mesures. Et voilà que tout à coup l'échafaudage s'effondre, et moi avec. Dieu merci, ce n'était pas haut. Mais dans ma chute, une planche rebondit et vient me frapper le nez. Je suis K.O. sans connaissance, et mon nez saigne abondamment. Entendant le fracas du bois qui tombe et se casse, les écoliers, qui étaient en récréation, se précipitent à l'église et me trouvent inanimé, le visage en sang. Ils se précipitent vers la maison des sœurs en hurlant : « le Père est mort, le Père est mort. » Quand les Sœurs sont arrivées, je commençais déjà à reprendre mes esprits. Rien de cassé, j'ai eu un gros nez multicolore pendant quelques jours.

Je ne dirai pas les péripéties pour monter la cloche ! C'était d'ailleurs beaucoup plus tard, au temps du Père Eugène.

L'église a été bénite par Monseigneur Duirat fin 1964. Nous en avons profité pour remettre des aubes blanches à une douzaine de catéchistes méritants.



LE PRESBYTERE

La première maison du père Martel était au bord de la route, à l'emplacement de l'église actuelle. Elle avait une pièce centrale servant de cuisine et de séjour : ouverte sur l'extérieur, avec deux murettes, sans porte, et de chaque côté une petite pièce fermant à clé : bureau et chambre à coucher. A l'époque, les voleurs étaient rares.

Cette petite maison rudimentaire a été remplacée par la maison actuelle, construite en 1956, je crois, par le Père Maurice PAVAGEAU, alors constructeur diocésain. Il prenait le sable dans le lit du Nzi. Parmi les gamins qui venaient regarder, il y avait un certain Eugène Amino, futur catéchiste de Fondi. Cette maison s'ouvrait sur le sud par une petite véranda et des escaliers.

Le père Martel m'a raconté souvent qu'il avait invité tous les pères de la région pour la bénédiction de la maison. Beaucoup sont venus, et il y avait de joyeux lurons : Denniel, Calmet, Chassaignon... Ils ont bien mangé, bien bu, bien ri, ils sont allés jouer au ballon dans le Nzi. Le soir, quand tous ont été partis, le père Martel s'est aperçu qu'ils avaient oublié une seule chose : de bénir la maison, ce pour quoi ils étaient venus